

Littérature étrangère

Number 53, September–October–November 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21504ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

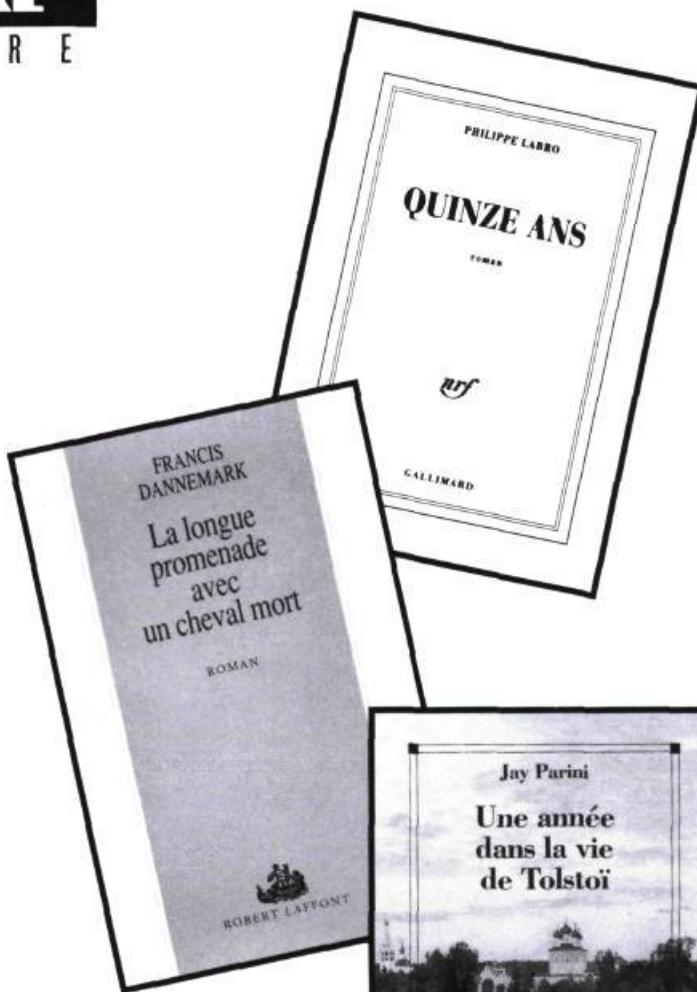
(1993). Review of [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (53), 68–74.

**LA LONGUE PROMENADE
AVEC UN CHEVAL MORT**

Francis Dannemark
Robert Laffont, 1993,
104 p.; 28,75 \$

Francis Dannemark a déjà signé plusieurs romans et recueils de poésie dont les titres éveillent souvent des images insolites. Comme cette «longue promenade» de ce huitième roman. Les textes par contre sont plutôt brefs, se lisent en peu de temps, à l'image de ce pays belge que l'on traverse en quelques heures à peine. «L'histoire, comme toutes les histoires, a commencé bien avant. Et se terminera bien après, après la fin de la course, après la fin des pages. Toutes les histoires, au fond, sont des dérapages.» La situation ici est inattendue: une auto et un camion se sont enlisés dans un champ de boue. Dans le camion, le cheval Hope, que David ramène chez son oncle, l'espoir auquel il se raccroche après avoir détruit la maison dans laquelle Julie refuse de vivre avec lui. L'espoir d'Antoine, l'autre protagoniste, c'est Rosa, qui lui a rendu le goût de vivre et d'écrire.

Chaque roman de Francis Dannemark nous le rend plus familier; on le reconnaît et on se sent bien avec lui. On s'identifie naturellement aux personnages dont il nous parle; ce sont des contemporains, aux prises avec des problèmes connus. Le romancier met les situations en lumière sans les dramatiser, et les mots du poète les transposent au-delà du quotidien. Rien de compliqué. Pas de suspense. Seuls comptent le moment présent, la présence des autres, la communication à demi-mots. Des phrases pas du tout moralisatrices, lancées comme des bouées à la mer, remettent en évidence une approche toujours positive de la vie. «Jusqu'à un certain point, les gens sont si faciles à comprendre, tous — et puis brusquement, ils deviennent impossibles à comprendre, on ne peut plus les ai-



mer.» Autre exemple: «On ne peut pas en vouloir aux gens d'être ce qu'ils sont... mais on peut en souffrir, surtout quand on les aime. Alors il faut... Il faut faire confiance».

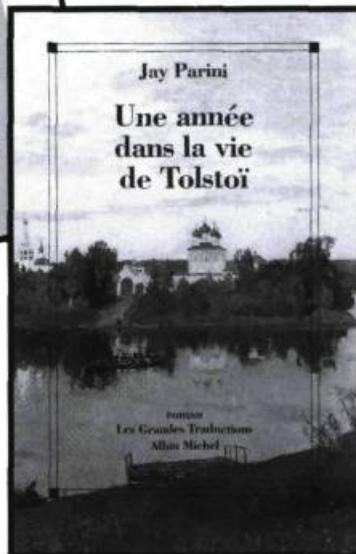
Des romans remplis de confiance dans les personnes et dans la vie; des textes que l'on aime relire tranquillement, comme on aime passer quelques heures douces avec un ami.

Monique Grégoire

**UNE ANNÉE DANS LA VIE
DE TOLSTOÏ**

Jay Parini
Trad. de l'anglais
par François-René Daillie
Albin Michel, 1993,
318 p.; 43,50 \$

Ce beau roman se veut l'évocation de la dernière année de l'existence de Léon Tolstoï, l'une des grandes figures de la littérature et de la spiritualité russes. En 1910, Tolstoï vit de grandes contradictions qui se révéleront totalement néfastes pour lui: il est déchiré entre son attachement à sa famille, sa femme Sophia qui saisit mal sa vision du monde, et son idéal spirituel d'une vie ascétique. Un



disciple ambigu, Tchekhov, va pousser jusqu'à l'absurde ces contradictions. Ce qui aura pour conséquence que Tolstoï, très âgé et malade, décide de quitter son domaine, Lasnia Poliana. Il mourra quelques jours plus tard dans la petite gare d'Astapovo.

Cet ouvrage de fiction est fondé sur les journaux intimes, mémoires et correspondances des proches de Tolstoï ainsi que sur les diverses biographies de l'écrivain russe. Jay Parini a su en dégager une image objective de Tolstoï à partir de ces points de vue différents. En fait, le roman est construit comme un jeu entre les événements qui se sont produits pendant la dernière année de la vie de Tolstoï et l'imagination de l'écrivain américain. Ce qui n'est pas sans rappeler *Sophie et Léon*, la belle pièce de théâtre de Victor-Lévy Beaulieu axée sur une démarche similaire.

Gilles Côté

QUINZE ANS
Philippe Labro
Gallimard, 1992,
295 p.; 32,95 \$

Avec *Quinze ans*, Philippe Labro vient ajouter une pièce au puzzle que semble constituer le cycle romanesque dans lequel il s'est engagé depuis l'écriture de son aventure américaine (*L'étudiant étranger*). Comme il le dit lui-même, il s'agit «tout simplement d'un récit d'enfance. Une année dans la vie d'un garçon possédé par l'idée qu'il va lui arriver enfin quelque chose, qu'en sortant de l'enfance, le temps des bouleversements est venu». Il a quinze ans. C'est avant tout de l'amour, de la passion, de l'absolu, que le jeune garçon attend de ces transformations; l'amour il le rencontrera sous la forme double d'une amitié peu ordinaire avec son impressionnant compagnon de classe Alexandre Vichnievsky-Louveciennes, puis sous la forme de l'amour-passion qu'il éprouve pour l'énigmatique sœur de celui-ci, Anna.

C'est avec humour, nostalgie et simplicité que Philippe Labro nous parle de cette époque de la vie qu'est le passage de l'enfance à l'âge adulte, de l'innocence à l'assurance. Cette période où l'avenir est encore plus qu'incertain, cette période du malaise, de l'ambiguïté aussi des amitiés et des sentiments, à l'égard de soi-même tout d'abord et des autres ensuite. Cette époque de la vie, nous la revivons avec le romancier, surtout à l'évocation des moments de notre adolescence où nous étions souvent si gauches et mal à l'aise. L'ambiguïté des sentiments et des amitiés, les espoirs et les déceptions qu'entraîne la naissance du premier amour, puis la fascination pour l'inconnu, incarné ici par le monde russe mystique qui émane des tasses de thé de la discrète et douce Madame Ku, du vieil appartement du XVI^e arrondissement parisien qu'habitent les Vichnievsky-Louveciennes, des brèves rencontres avec Boris, c'est à travers tout cela que se dessine le monde de ce jeune homme en quête de lui-même et des autres. Si Philippe Labro sait rejoindre une sorte de vécu collectif, et pourtant si particulier tous s'y retrouvant individuellement, c'est sans doute aussi parce que ce roman est fortement autobiographique. Si c'est par hasard que le jeune homme du roman découvre le

monde de l'écriture et celui du journalisme, nous devinons derrière ces pages l'écrivain, le journaliste, puis le futur romancier que Philippe Labro deviendra.

Le seul reproche que je fais à ce roman, c'est de ne pas y avoir retrouvé la fougue et le goût de l'aventure qui sont les véhicules du cycle commencé avec *Le petit garçon*, qui se poursuit déjà dans un quatrième roman, *Un été dans l'Ouest*. Le roman serait-il un peu trop tranquille à mon goût? Un peu trop sage?

Hilligje van't Land

NOUVEAUTÉS D'HIER:

Karel Pecka: Le carré d'honneur

Traduit du tchèque par Barbora Faure et publié par les éditions de l'Aube en 1991, *Le carré d'honneur* de Karel Pecka, rappelle à la fois l'invasion de la Tchécoslovaquie en 1968 et la guerre de trente ans au cours de laquelle Wallenstein fut défait par Gustave II Adolphe. Dans le roman, Karel Pecka mène de front deux récits qui s'entre-coupent à intervalles réguliers. Le parallèle établi entre ces deux moments historiques permet une meilleure compréhension de la situation actuelle. Les protagonistes des intrigues se voient confrontés à la théorie en vertu de laquelle «le pire est toujours sûr d'arriver». Pourtant, ils opéreront tous deux pour leur patrie, «un pays qui résiste à tous ceux qui font l'erreur de croire qu'il est facile à avaler». Bien que l'intrigue contemporaine y occupe une place prépondérante, ce livre intéressera peut-être davantage les lecteurs qui connaissent l'histoire de la Tchécoslovaquie. ●

Claire Côté

James Ellroy: White Jazz

James Ellroy avoue: «Je suis obsédé par le Los Angeles de mon enfance. Je veux le recréer, le revisiter». Ellroy écrira alors les quatre œuvres inspirées de Los Angeles dont *White Jazz* (trad. Freddy Michelski; Rivages, 1991) vient clore la série. Tous les éléments qui ont fait la marque (noire) d'Ellroy se re-

trouvent dans ce roman. Dave Klein, inspecteur, se confesse de tous ses péchés: corruption, meurtres, violence. Un roman dont la narration est construite à partir des pensées, des souvenirs du policier Dave Klein. Évidemment *White jazz* est différent par sa structure des autres romans d'Ellroy; ainsi il faut quelques pages avant de prendre le rythme, mais on se doit de le lire en entier, tout comme Dave Klein n'a pas hésité à aller jusqu'au bout. On ne sort jamais déçu des romans d'Ellroy, un peu essoufflé certes, mais pas déçu. ●

Marco Duchesne

Charles Dickens: Un conte de deux villes

Ce Dickens a ceci de particulier que sa publication est suscitée par la popularité du traducteur Emmanuel Bove (1898-1945), dont l'œuvre romanesque a presque intégralement été rééditée ces dernières années. Il s'agit d'une traduction inédite (datant des années 30) et assez réussie d'un roman de Dickens peu connu, dont l'action se déroule en bonne partie durant la Révolution française. *Un conte de deux villes* (1859) (Critérian, 1991), qu'on ne peut comparer à *Oliver Twist* ni *Pickwick*, est typique du génie de l'écrivain, qui accentue le mélodrame par d'astucieux rebondissements auxquels sont mêlés plusieurs de ses personnages si attachants. Ce n'est pas *Oliver Twist*, mais c'est encore du très bon Dickens. ●

François Ouellet

Béatrice de Jurquet: Cour intérieure

Les drames de l'enfance imbriqués dans les terreurs de la guerre ont des résonances de cataclysmes. Ici une fillette, jeune fille, femme parle; des moments vécus chez une grand-mère qui représente le seul aspect positif de sa vie, mais aussi de son versant noir, les périodes vécues avec un père pervers, une mère falote. Entre la grand-mère et la petite fille, le fils/père demeure tacitement absent. La retenue de la narratrice est faite de tendresse et de respect pour la grand-mère, qui va bientôt mourir; quand elle tente d'évoquer les autres aspects de sa vie, cette retenue est gorge nouée par l'impossibilité de dire l'intolé-

table. Le texte est très beau, douloureux, déchirant, malgré des passages plus sereins, sérénité essentiellement précaire. Aux éditions de l'Aube, M.H. Littérature, 1991. ●

Blanche Beaulieu

Rosa Liksom Le creux de l'oubli

La littérature finlandaise nous livre ses joyaux (en traduction naturellement) une perle à la fois. À la suite de Mika Waltari, c'est au tour d'une nouvelliste, Rosa Liksom de prendre place sous les projecteurs.

Après *Noirs paradis* (La Découverte, 1990), Rosa Liksom offre à ses lecteurs francophones *Le creux de l'oubli*, (La Découverte, 1991; trad. par Anne Pappart), un recueil de nouvelles qui étonne par sa forme et séduit par son contenu. La brièveté frappe d'abord l'œil attentif du lecteur: trente-huit textes défilent sur à peine deux cents pages. Sans titre, sans sous-titre, seul un numéro détermine le changement de discours.

Le souffle de Rosa Liksom est court et sa voix, multiple; proche de la prose poétique, sa parole devient lyrique. Des personnages sans nom, sans passé, sans avenir, se croisent pour vivre intensément un moment présent, un bref instant volé, sous les masques cassés du «il» ou du «je».

Empreint de douceur, du sentiment de l'éphémère, de mal de vivre, voire de désespoir, *Le creux de l'oubli* est une profonde crevasse dans laquelle est enfoui l'amour fou, impulsif et éternel. Rosa Liksom, armée de sa plume en guise de pic, y est descendue. ●

Ericka Tabellione

Duong Thu Huong: Histoire d'amour racontée avant l'aube

Victime de la répression du Parti communiste, qui avait fait montre d'une certaine ouverture lors de son congrès de 1987, la jeune génération d'écrivains vietnamiens n'en continue pas moins de dénoncer les abus du régime et l'échec de la révolution. Encore épris de cette idée de liberté qu'on leur a fait miroiter l'espace de quelques mois, d'anciens militants, tels que Duong Thu Huong, exclue du Parti en 1990, affirment leur volonté de renouvellement.

Dans ce roman, publié en 1991 aux éditions de l'Aube, l'auteure exprime avec cette espèce de candeur propre aux opprimés, la difficulté d'atteindre au bonheur au sein d'un univers où l'individu est subordonné à la collectivité. À travers l'histoire de Vu Sinh et de son épouse Luu, s'inscrit le terrible constat de deux vies brisées par le système politique: neuf ans après que les instances du Parti les eurent contraints à se marier, ils choisissent de se séparer. Malheureusement, les autorités les obligeront à reprendre la vie commune.

Si ce n'était de la traduction inégale de Kim Lefèvre, *Histoire d'amour racontée avant l'aube* constituerait un vibrant plaidoyer contre l'absolutisme communiste au Vietnam. ●

Mario Lapointe

Miguel Torga: Senhor Ventura

La littérature portugaise n'est pas très présente en traduction. Elle apporte pourtant à nos lectures une couleur particulière. En témoigne ce *Senhor Ventura*, traduit par Claire Cayron (José Corti, 1992), texte de la jeune maturité de Miguel Torga qu'il a revu et réédité en 1985. Il y a de tout dans ce roman picaresque; il arrive même que le personnage principal, tout à fait sinistre par moments, et rarement recommandable, nous devienne sympathique. ●

Blanche Beaulieu

Hubert Nyssen: La femme du botaniste

À l'ultime jour de sa vie, Ernest des Ombiaux, écrivain de son état, entreprend d'en changer le scénario. Le marquis convoque Max, double de service, nain de surcroît, qui devra séduire Odile, la dame du titre. Le ton est alors donné à ce voyage intérieur, sur fond d'idéal courtois, aux haltes fixées par une imagination débridée, un espoir insensé et une douce folie.

L'écriture procure de bons moments: l'auteur décrit avec justesse le quotidien d'une personne naine et parle de sensualité exacerbée sans choquer. Dans ce roman, le pouvoir évocateur des descriptions est étonnant (Actes Sud/Leméac, 1992). ●

Linda Fortin

THÉOGONIE LA NAISSANCE DES DIEUX

Hésiode

Trad. du grec

par Annie Bonnafé

Rivages, 1993, 177 p.; 21,95 \$

Il existe dans les religions polythéistes, des théogonies, c'est-à-dire des récits qui expliquent la naissance des dieux et qui présentent leur généalogie. Hésiode en a écrit une au début du VII^e siècle avant J.-C., donc peu de temps après la composition de l'*Illiade* et de l'*Odyssee* d'Homère.

La plus récente édition française de *Théogonie* présente le texte original grec sur les pages de gauche, et sur celles de droite, la traduction d'Annie Bonnafé. Celle-ci a choisi de respecter le ton et le mouvement des vers grecs, de donner au lecteur le plaisir d'apprécier la qualité du souffle poétique d'Hésiode, qui cherchait non pas à séduire, mais plutôt à instruire son auditoire en donnant une cohésion aux choses. Et, fort intelligemment, on a pensé à ajouter des notes et un index des noms de divinités et de héros (demi-dieux); le lecteur se retrouve alors plus facilement parmi les membres de cette grande famille.

Ce poème de plus de mille vers s'ouvre sur le récit de la formation des forces et des éléments fondamentaux de la nature. On y retrouve entre autres, Chaos (Béance), Éros (Amour) et Gaia (Terre) qui a produit toute seule Ouranos (Ciel) et Pontos (Flot-Marin). Par la suite, Ouranos et Gaia s'unissent pour engendrer la première génération des dieux. Le plus jeune, Cronos, émascule Ouranos pour devenir le maître de l'univers.

Hésiode raconte enfin le mythe de la succession au pouvoir qui se clôt par l'établissement du règne de Zeus qui rétablit l'équilibre dans l'univers.

Notons que le texte d'Hésiode est précédé ici d'un essai de Jean-Pierre Vernant qui dé-

montre de façon très convaincante qu'il est anachronique de voir en *Théogonie* une référence aux systèmes philosophiques antiques, car ils ne seront élaborés qu'ultérieurement.

Sylvie Beaupré

UN CHIEN DANS LA SOUPE

Stephen Dobyns

Trad. de l'américain

par Philippe Rouard

Gallimard, 1993,
242 p.; 24,95 \$

Un chien dans la soupe constitue la preuve que l'imagination peut toujours donner des miracles littéraires. À partir d'un argument de base plutôt saugrenu — que peut-on faire d'un chien mort dans New York? — Stephen Dobyns nous conduit, dans un taxi fou, aux sources de l'enfance. Cette introduction déroutante l'est encore moins que le roman, mené à un train d'enfer.

Chacun des six chapitres est le lieu d'une nouvelle aventure dans un décor inusité, qu'il s'agisse d'une arrière-cuisine chinoise ou d'un club sexy assez particulier. Dans chacun, on retrouve chaque fois en prime une



aventures de Latchmer renouent de manière très contemporaine et très américaine avec la grande tradition de la légende. Ce roman vous séduira pas son imagination et il vous aura à votre insu par sa construction. Peut-être vous sera-t-il utile de savoir que Stephen Dobyns écrit aussi des polars: il sait très très bien tenir son lecteur en laisse.

Denise Pelletier

LES RÊVES DES AUTRES

John Irving

Trad. de l'américain

par Josée Kamoun

Seuil, 1993, 221 p.; 24,95 \$

John Irving est surtout connu pour ses romans, dont le célèbre *Le monde selon Garp*. Il publie cette année son premier recueil de nouvelles. Celui-ci réunit sept textes, produits entre 1968 et 1993, et tous préalablement parus dans autant de médias, de *Playboy* à *Esquire*, en passant par le *New York Times* et *The Boston Review*.

On y reconnaît les diverses manières de l'auteur, son humour, son sens de l'observation et du réel et, bien sûr, son imagination. Celle-ci est particulièrement mise à profit dans la nouvelle qui donne son titre à l'ouvrage, «Les rêves des autres». Fred, qui n'a aucun souvenir d'avoir rêvé, se retrouve dans la curieuse situation de revivre les rêves des autres où qu'il s'assoupisse, après que sa femme l'a abandonné. Aura-t-il jamais su vivre autrement que par procréation?

Dans «L'espace intérieur», on retrouve également ce sentiment de vacuité, de décollement de soi, cette fois autour de l'histoire d'un litige entre voisins à propos d'un arbre qui a eu le mauvais goût de s'épanouir à la limite mitoyenne de deux terrains. Une limite qui en dit long sur le voisinage et sur la vie conjugale. D'autres nouvelles ont une saveur plus clairement autobiographique, comme «Faut-il sauver Piggy Sneed?», qui donne son titre à la version américaine du recueil, ou encore «Mon dîner à la Maison Blanche», dans laquelle l'écrivain renoue avec la tradition d'artiste livré au bon vouloir d'un Prince plus ou moins éclairé, un certain monsieur Bush.

De longueur et de profondeur inégales, ces nouvelles se lisent bien, John Irving y révélant une

histoire de chien et un bout d'enfance, jusqu'à ce que tous les morceaux s'emboîtent parfaitement. Et tout ça en une nuit, une nuit qui a pourtant débuté de façon on ne peut plus anodine par un repas chez une jolie réparatrice d'ordinateurs.

En cours de route, le héros malgré lui, Latchmer, retrouvera l'image persistante de ses grands-parents, de son grand-père vivant entre sa femme et son attirante et mystérieuse maîtresse, Miss Mitchell. Au bout de ce curieux pèlerinage par chien interposé, il prendra conscience qu'il n'est pas de pire malédiction que de se maudire soi-même. Les voies de l'analyse sont décidément insondables.

Difficile à suivre, me direz-vous. Indigeste, croirez-vous peut-être. Loin de là. Le défi est plus pour le commentateur que pour le lecteur: dès que vous aurez commencé votre lecture, vous ne la laisserez plus. Les

part de lui-même et de sa vision d'écrivain. On a dit qu'elles avaient la qualité de celles de Katherine Mansfield et de James Joyce. Voilà un compliment de taille que John Irving mérite dans ses meilleurs moments de grâce et de subtilité. Je préférerais dire que le volubile écrivain a réussi, avec une élégance certaine, à brider son rythme pour atteindre plusieurs moments essentiels avec l'économie de style qui est le propre de la nouvelle.

Denise Pelletier

CINQUANTE ANS D'OCCUPATIONS

Sacha Guitry
Presses de la Cité, 1992,
1269 p.; 45,95 \$

Sacha Guitry avait-il une âme? C'est la question que l'on ne manquera pas de se poser après avoir lu *Cinquante ans d'occupations* qui regroupe pensées, portraits, extraits de journal, souvenirs de toutes sortes.

Esprit éblouissant qui ne se dément jamais, Sacha Guitry est un homme d'idées totalement fermé à l'émotion vraie. Avec une verve étincelante, cet être orgueilleux et toujours mesuré pourra faire preuve d'ironie et de mordant, mais il est beaucoup trop fort pour se montrer cruel. Il est brillant, dominateur et totalement insensible: rien ne l'affecte, rien ne le touche. On ne peut certes le comparer par exemple, malgré sa très vive intelligence et des dons parallèles, à Oscar Wilde, car la décadence et l'esprit subversif firent de Wilde, un poète exceptionnel, attiré par le luxe et la facilité, mais aussi un être brisé et, dès lors, *infiniment humain*. Sacha Guitry, lui, est bâti *pour gagner et gagner encore*. Il a beaucoup de jugement et surtout le talent de transformer ses pertes en gains par la seule volonté, s'appuyant sur ses certitudes et son inaltérable *bonne conscience*. Ce colosse n'a pas de pied d'argile et ne cessera jamais d'être lui-même, inébranlable, quel qu'un qui s'est forgé une philosophie où le pire peut toujours être transformé en quelque chose de très supportable. Hautement civilisé, très mondain et sociable, il s'immerge dans le flot de pensées toutes théoriques, transmues, tel un magicien, toute espèce d'émotion en *phrase*. La réussite de Sacha Guitry, sa faconde, sa richesse



et son attitude pendant l'occupation lui valurent à l'époque d'irréductibles ennemis; quand on lui présenta la facture ce ne fut pas sans susciter chez lui une certaine amertume, mais ceci, pas plus que le reste d'ailleurs, n'entama en rien la très confortable opinion qu'il avait de lui-même.

Les pensées de Sacha Guitry, ce sont des bulles de savon: claires, lumineuses, bien rondes. On en retient la couleur mais pas la substance. Ses propos misogynes ne diffèrent guère de ceux de ses illustres prédécesseurs, bien qu'il y mette plus de gentillesse, et les portraits qu'il dresse de certains contemporains sont bien ficelés, fins et relevés, sans jamais rien d'inoubliable. Il se dit ému, parfois, mais on ne le croit pas du tout. Se moque-t-il de nous? De tout? On ne sait pas. *Où est son cœur?* Cet homme qui est resté treize ans sans parler à son père à la suite d'une stupide histoire d'amende infligée, au théâtre, pour une perruque perdue, qui est-il donc? Léautaud admirait chez Guitry la vérité, la simplicité, «tout cela nullement dénué d'une sensibilité qui se cache». Je ne sais que penser de ce jugement fort élogieux du tendre et féroce Léautaud, à la dent si joliment dure, sur la «sensibilité cachée» de Sacha Guitry. Par un hasard étrange, je n'ai cessé de regretter, pendant la lecture de ces *Cinquante ans d'occupations*, ce que Paul Léautaud, *justement lui*, avec sa petite plume d'oie sensible et sans prétention, aurait insufflé sans effort à ces propos et qui leur manque terriblement: *une âme*... Souvenirs brillants, irritants, très toniques, d'un humoriste sagace et froid qui toute sa vie joua de façon

ininterrompue une pièce qu'il aurait pu sous-titrer *Cinquante ans de moi-même*. On aurait souhaité que quelque part, au cœur d'une *seule nuit de doute*, cet artiste génial laisse tomber le masque. Il ne l'a pas voulu ainsi, offrant à la postérité l'image d'un homme d'esprit, de très grand talent, certes, mais jamais homme tout simplement.

Michèle Warren-Lachaussée

DOUZIÈME POÉSIE VERTICALE

Roberto Juarroz
Trad. de l'espagnol
par Fernand Verhesen
La Différence, 1993,
186 p.; 17,85 \$

TREIZIÈME POÉSIE VERTICALE

Roberto Juarroz
Trad. de l'espagnol
par Roger Munier
José Corti, 1993,
231 p.; 31,95 \$

«Si nous pouvions dessiner les pensées / comme une branche se dessine sur le ciel, / peut-être que quelque chose viendrait se poser sur elles / comme un oiseau sur la branche. // Nous traînons une erreur de substance: / il nous faut être matière plus concrète / dans le réseau palpable qui nous enveloppe. // Et pour supporter notre carence / nous dessinons ces images errantes / comme des branches sur fond de ciel.»

Toute rencontre authentique laisse en nous des traces durables qui finissent peu à peu par nous changer. Ma rencontre avec la poésie de Roberto Juarroz m'a laissé ainsi. Mais de même qu'il y a dans toute rencontre une révélation et l'impossibilité d'en partager l'expérience, je suis incapable de traduire Roberto Juarroz autrement qu'en conviant le véritable lecteur à se précipiter chez le libraire pour se procurer les deux recueils du poète argentin (pratiquement inconnu au Québec) qui viennent de paraître en éditions bilingues dans la collection «Orphée», à La Différence, et chez José Corti.

Roberto Juarroz est un artiste de la faim, sa poésie en est une de passage; poésie du questionnement éthique qui ouvre l'idée et le sens: «Extraire la parole du lieu de la parole / et la poser à l'endroit de ce qui ne parle pas...» Poésie du détachement aussi, où le poète n'est préoccupé que par son poème, comme



le rappelle Michel Camus dans une présentation éclairante: «C'est en retrouvant la parole perdue que le poète se sent libre». C'est donc une poésie du questionnement ontologique qui revivifie le langage, l'amène à nommer ce qu'il n'a pas encore dit. Le lecteur éprouve un tel sentiment en face de ces poèmes qui pensent et dé-pensent, sortent la pensée de ses gonds, etc. Et sans doute commencez-vous à saisir la trahison qui m'habite, car cette poésie on la garde à proximité, pour la relire et en refaire l'expérience. Telles sont les limites du commentaire.

En fait, Roberto Juarroz me donne le goût d'écrire, et le fait est que je recrée les poèmes dans la lecture. Sans doute est-ce là le véritable objet de la création: provoquer la création. Voilà un poète qu'un lecteur de poèmes devrait absolument connaître: «Bien que rien encore ne s'en aille, / tout nous abandonne. // L'amour même endort, / la parole endort, / dieu endort. // Et ainsi nous allons, restant / plus seuls que seuls. // Mais la solitude même / elle aussi s'endort.»

Paul Bélanger

LE SECRET
Philippe Sollers
Gallimard, 1993,
250 p.; 27,95 \$

Il est pratiquement impossible de résumer un roman de Philippe Sollers, sinon en deux lignes qui ne diront rien. Voyez! *Le secret*, c'est l'histoire, de la note, très secrète, déposée par un agent français de renseignements, au moment de la tentative d'assassinat de Jean-Paul II, ▶

en 1981. Cette fameuse note est-elle autre chose qu'une circonstance parmi d'autres? Le roman est bien plus la transcription d'une longue conversation, à bâtons rompus, entre cet agent secret et... lui-même, qui observe tout ce qui se passe autour de lui et du monde, ou presque. Le conseil qu'il se donne, dans ce rôle d'écrivain, est: «Maintenant, allonge-toi dans le temps. Attends que les phrases se forment toutes seules et montent à la surface comme des segments d'air, globules, gouttes, étincelles, divisions, gestes, timbres». Ces phrases sont parfois longues à décrypter, pleines d'allusions à des événements dont notre mémoire aurait dû garder la trace, à des auteurs que nous avons certes fréquentés. Le plus intéressant, c'est le spectacle de la société contemporaine, que le narrateur nous remet sans cesse sous les yeux; il nous fait partager ses points de vue sur l'envers caché des choses. Le fait qu'il aborde beaucoup de questions dans un contexte culturel différent du nôtre explique peut-être notre intérêt inégalement réparti. Quelques exemples: catholicisme et pouvoir du Vatican, nouveau catéchisme romain, célibat des prêtres, fécondation-contraception-insémination, transplantation d'organes, drogue, sida, femmes, vie et mort, Dieu et diable, et bien d'autres choses encore. Les propos sont souvent teintés de cynisme, mots et surnoms sont parfois cruels. C'est quand l'auteur évoque la mort de sa mère que j'ai lu les plus belles pages. D'autres ressemblent à des bribes sans intérêt d'une conversation entre étrangers, si l'on ne partage pas les références historiques ou littéraires et le monde culturel de l'auteur. Il faut ajouter que le style est particulier, dans les dialogues rapportés comme dans ces longues énumérations qui farcisent le texte. Je voulais lire un roman de Philippe Sollers: c'est fait. Est-ce intéressant? Oui, à maints

égards. Ai-je aimé? Pas vraiment. Plus qu'un roman, le texte m'apparaît comme un jeu difficile autour des idées et des mots. La lecture a été bien plus un défi qu'une partie de plaisir. Ou, si vous voulez, une première initiation!

Monique Grégoire

**NOUS CHEMINONS
ENTOURÉS DE FANTÔMES
AUX FRONTS TROUÉS**
Jean-François Vilar
Seuil, 1993, 476 p.; 29,95 \$

Victor B., photographe pigiste, a été pris en otage pendant trois ans, au Liban. Lui et Alex Katz sont libérés le 9 novembre 1989, jour de l'écroulement du mur de Berlin. Victor rentre à la maison, à Paris, et constate que son appartement a été saccagé récemment. Quant à son camarade de détention, il trouve la mort trois jours plus tard dans des circonstances troubles. Alors que la police tente de tirer de Victor des renseignements sur Alex, la maîtresse de ce dernier fait parvenir à Victor le journal du père d'Alex portant sur l'année 1938. Victor part à la recherche du passé d'Alex, à travers ce journal d'un militant trotskyste, surréaliste et amoureux.



À défaut de retrouver la Voie, Vilar-Victor B. crée un monde diablement *habité*: déambulations dans Paris, café-blanc-sec au petit déjeuner, petits faits qui font qu'un univers est palpable. Pour le plaisir de la promenade dans Paris, dans Prague, dans le temps, pour la promenade dans la vie.

Robert Beauregard

**ROMANS LIBERTINS
DU XVIII^e SIÈCLE**
Collectif
Robert Laffont, 1993,
1329 p.; 36,95 \$

Microcosme du milieu aristocratique dans lequel il va naître, le roman libertin dérive des excès de la Régence et s'inscrit dans la lignée de ce que Raymond Trousson nomme l'idéal de la mondanité, «produit de la sécularisation de la Renaissance, orientée vers l'accomplissement de l'existence terrestre plutôt que vers l'aspiration à l'au-delà», que vont relayer les précieuses de la Carte du Tendre. Le libertin n'a de personnalité que sociale, et celui qui réussit le mieux sait modeler son esprit et son cœur aux modes, qu'il domine en tirant les ficelles des règles de l'éthique aristocratique. C'est ce qu'explique le philosophe libertin au jeune protagoniste néophyte des *Égarements du cœur et de l'esprit* de Crébillon fils: «Moi, par exemple, qui suis l'inventeur de presque tous les travers qui réussissent, ou qui du moins les perfectionne, pensez-vous que je les choisisse, les entretienne et les varie uniquement par caprice, et sans que la connaissance du monde règne et conduise mes idées là-dessus!» Dans cette interaction sociale, les personnages du roman libertin sont forcément typés, les extrêmes du penseur et de l'ingénu libertins pivotent autour des vertueuses et des débauchées. Ce sont toujours des aveux et des ruses: l'on se courtise en s'égarant dans les sentiments.

Publication on ne peut plus pertinente, l'ouvrage «établi, présenté, annoté» par Raymond Trousson (qui signe une préface substantielle) regroupe une douzaine de romans libertins absolument introuvables en poche, exception faite du célèbre roman de Crébillon fils, modèle du genre. En sont exclus *Les liaisons dangereuses* de Laclos et

les romans de Sade, qui marquent à la fois l'aboutissement et le dépassement du genre libertin. Allez-y voir, on fait souvent d'étonnantes découvertes en marge des grands noms.

François Ouellet

Elseneur

Jerome Charyn

Traduit de l'américain

par Marc Chénétier

Denoël, 1993, 280 p.; 29,95 \$

Sidney Holden, flingueur à la retraite de son état, doit reprendre du service quand Howard Phipps, 92 ans, grand bonze de la pègre et de la finance, fait appel à lui. Au début, le mec Holden est plutôt réticent, alors Phipps le nomme PDG d'un commerce de fourrures. Comme ça n'est pas suffisant pour convaincre Holden, Phipps kidnappe sa fiancée. C'est pas de gaieté de cœur mais quand faut y aller, faut y aller. Le sieur Holden se met donc à bosser pour la momie Phipps.

Très vite, le flingueur se rend compte que l'empire de Phipps fait eau de toutes parts. Un de ses proches a entrepris de le saigner à blanc. Tout en cherchant des liquidités pour colmater les brèches, le vieux se refuse à écouter Holden quand il tente de lui désigner les coupables possibles.

Rien de simple dans cette histoire. L'ex-épouse de Phipps et sa fille présumée semblent s'acharner sur lui. Ses associés d'hier veulent lui faire la peau. Holden, qui agit comme garde du corps, découvre que bien des liens l'unissent à son nouveau patron. Ces liens remontent à son père qui fut flingueur à son service. Holden-fils découvre qu'il a été élevé, puis que toute sa vie s'est déroulée dans l'ombre discrète du milliardaire. Dégouté de jouer les marionnettes, Holden envoie tout promener dans une série de rebondissements pour le moins déroutants.

En fait, c'est tellement absurde que c'en est confus. C'est bien de se faire mener en bateau dans un roman policier mais quand le bateau ne va nulle part, le voyage perd son intérêt. C'est dommage parce que dans *Le ver et le solitaire*, Charyn nous avait montré qu'il sait faire monter la mayonnaise. Ici, c'est raté.

Robert Beauregard

NOUVEAUTÉS D'HIER:

Henri Michaux:

Ecuador

Ecuador (Gallimard, 1990) s'inscrit d'emblée dans la recherche exploratoire que Michaux poursuivra tout au long de son œuvre. «Ce journal de voyage a été rédigé, nous dit l'auteur dans sa préface, par un homme qui ne sait ni voyager ni tenir un journal.» Genre fourre-tout, le journal lui permet de consigner au fil des jours tout autant ses observations que ses réflexions et ses poèmes. Très rapidement, le récit fait place au voyage intérieur. Pas question pour Michaux de séduire le lecteur par des descriptions exotiques ou de se poser en voyageur aventureux. Il dénonce ces attitudes par des propos remplis d'humour. «Déjà écrire d'imagination était médiocre, mais écrire à propos d'un spectacle extérieur!» Ces marques d'humilité, fréquentes sous sa plume, lui permettent de ne pas déroger à ce qui fonde sa démarche créatrice: «On trouve aussi bien sa vérité en regardant quarante-huit heures une quelconque tapisserie de mur». ●

Claire Côté

Hugo von Hofmannsthal:

L'homme difficile

Hugo von Hofmannsthal compte parmi les figures majeures de la littérature autrichienne du début du siècle. Il fut romancier, poète, essayiste, homme de théâtre ainsi que librettiste pour Richard Strauss. Verdier a réédité en 1992 sa célèbre comédie en trois actes *L'homme difficile* (trad. Jean-Yves Masson).

L'action se déroule après la Première Guerre mondiale, au moment où l'Empire austro-hongrois s'effondre, entraînant la disparition de la classe aristocratique à laquelle appartient le protagoniste, Hans Karl Bühl. Pour faire revivre cette classe qui s'effrite, l'auteur parodie son comportement. La version originale, parsemée de locutions françaises, témoigne à la fois du rayonnement de la France à cette époque et du snobisme qui en découlait. À la scène, l'intelligence et la finesse des dialogues doivent prendre tout leur relief. ●

Louise Alain

LES MARDIS SOIR LITTÉRAIRES SUR LES ONDES DE C K R L



De 18H00 à 19H00:

PAPYRUS

Magazine littéraire, animé par

- Andrée Côté
- Simon Dansereau

De 19h00 à 20h00:

LE VAISSEAU D'OR

Poésie et chanson, animée par

- Claudine Moquin
- Louise Sansfaçon

De 20h00 à 22h00:

UNE TROMPETTE

À LA MAIN

Textes, chanson et jazz, animée par

- Denis Lelièvre
- Raymond Michel

De 22h00 à minuit:

DE JAZZ ET D'AUTRES

Textes et jazz, animée par

- Yves Godbout
- Marc Rochette

**CKRL 89,1
CONNAÎT LA MUSIQUE !!!**

L'AMOUR AU TEMPS
DES SOLITUDES

Max Gallo

Fayard, 1993, 327 p.; 29,95 \$

Max Gallo nous présente des hommes et des femmes emprisonnés dans leurs vies publiques et professionnelles : écrivain, directrice de magazine, pédiatre, journaliste. Tous, à la fin d'un parcours émotionnel douloureux, dénoncent les simulacres et les impostures de leur vie sociale et affective. Contre les écueils du pouvoir, de l'apparence, de la vie de couple, ils se sont brisés. Du début à la fin du roman, les personnages, naufragés de la vie, font un constat sans concession de leur cheminement intellectuel et amoureux avec ses lâchetés et ses ambitions, ses trahisons et ses souvenirs malheureux. « Depuis près de vingt ans, j'avais oublié — oublié? comme si on oubliait quoi que ce soit! On ne cherche pas à se souvenir, c'est tout, on laisse les portes cadencées et qui ose descendre à l'intérieur des caveaux? pour quoi faire? » Ils ont ôté leurs masques, ne reste qu'un sentiment de déréliction exacerbé par une mémoire écorchée vive. Un véritable martèlement du préfixe « dé » leur permet de survivre à toutes les formes de rupture, de mort dont est tissée leur vie : Jeanne Guilcher, défigurée par le suicide de son enfant Mathieu; Catherine Kemsky, sa mère, dépossédée de son poste de directrice, hantée par son passé et par Paul, l'enfant abandonné; Jean-François Guilcher, son père, écrivain désespéré et Vincent Janovers, journaliste, désillusionné et hanté par les enfants affamés de Malawi, les enfants blessés dans les affrontements yougoslaves. Ils semblent avoir occulté tout espoir. La guerre avec ses images de ruine et de mort accentue cette lancinante douleur qui ne leur fait pourtant éprouver ni remords ni regrets, comme si, une fois pour toutes, le destin des hommes était coulé dans cette mer « si proche, si



calme, si profonde» et qu'il suffise d'accepter la mort — la sienne ou celle des autres — pour enfin trouver l'apaisement.

« Chacun est responsable de soi [...] On n'a de devoirs qu'envers soi », écrit le narrateur. Alors l'amour demeure emprisonné dans sa peine et sa souffrance, irrémédiablement « au temps des solitudes ».

Fabienne Roitel

JESSIE

Stephen King

Trad. de l'anglais

par Mimi et Isabelle Perrin

Albin Michel, 1993,

389 p.; 27,95 \$

Ce nouveau roman du célèbre écrivain américain est une œuvre forte et particulièrement représentative du genre littéraire qu'il pratique depuis longtemps. De fait, *Jessie* marquera les annales de la littérature fantastique américaine par sa construction intelligente, son rythme angoissant et des moments forts bien amenés; ici, pas de ces lieux communs que le genre exploite parfois.

Jessie Mahout Burlingame est, depuis une dizaine d'an-

nées, mariée à un célèbre avocat, Gérard, bon vivant habité par de curieux fantasmes sexuels, tributaires d'une existence par trop quotidienne. Sa nouvelle trouvaille: menotter aux montants du lit conjugal une compagne plus ou moins consentante. Ils se trouvent à leur résidence d'été, seuls... Soudainement, Jessie se lasse de ce petit jeu, refuse et se fâche. Elle décoche à son mari frustré, et sur le point de l'agresser, un coup de pied au bon endroit. Cela a le malheur de provoquer une attaque cardiaque fatale: Jessie est toujours menottée et n'a pas accès aux clefs... Que fera-t-elle pour se libérer avant que ses forces ne s'épuisent et que sa santé mentale chancelle irrémédiablement? Je laisse à chacun le soin de prendre connaissance de la suite qui est, à proprement parler, terrifiante...



Ce roman de Stephen King est, à mon avis, un de ses plus réussis avec *La part des ténèbres* et, surtout, *Misery*. Bien sûr, on peut lui reprocher de trop produire et, également, de permettre à certains cinéastes de dénaturer son œuvre. Quoi qu'il en soit, dans le cas de *Jessie*, même si l'on n'adore pas particulièrement le fantastique, on appréciera la qualité formelle et la profondeur psychologique d'un roman qui surclasse *Bazaar* paru l'an passé.

Gilles Côté

JOURNAL DU DEHORS

Annie Ernaux

Gallimard, 1993,

106 p.; 19,95 \$

C'est un regard aigu, crevant la surface de la réalité et la ciselant pour se l'approprier, pour en rire, pour en jouir, que l'on retrouve, quand on s'abandonne à la lecture d'un des inestimables petits livres signés Annie Ernaux. Toujours le même don de précision clinique dans le *Journal du dehors*. On se souvient de la description de l'attente dans *Passion simple* (son avant-dernier livre), de l'émotion dense, contenue aux détours des mots. Ici, le silence est une matière sonore, imagée, vibrante.

Avec une brièveté et une concision qui lui sont propres, Annie Ernaux rapporte des faits qui appartiennent à la quotidienneté banale de Cergy, la ville qu'elle habite. Mais elle métamorphose ces scènes fugitives, ces flirts avec l'éphémère, en bouclant ses paragraphes avec une petite perle de subjectivité qui colore le tout. Car, après tout, c'est son point de vue-témoin qui fascine et qu'on recherche. Dans ce livre, qui se présente comme une toile faite de puzzles, où aucune intrigue ne retient le lecteur, quelque chose doit transcender la description froide et dure, quelque chose dans laquelle Annie Ernaux excelle, la sensualité de l'écriture, le rapport érotique au texte. Elle dit s'être sentie comme une putain traversée par ces existences fugaces et, lorsqu'elle décrit le quartier, les gens dans le R.E.R., la fille au chewing-gum, le caddie oublié, la même douceur d'être dépossédé nous envahit.

Corinne Larochelle